

LA FOLIE DE LOUIS II DE BAVIERE

(*extrait du Désir et la loi, Denoël, 1987*)

Il faut appeler un fou, un fou. Aussi a-t-on rendu un mauvais service à Louis II * en le désignant comme le roi romantique, le roi baroque, le roi vierge ou encore le roi schizoïde, roi mécène, roi original, bref en parlant de lui comme s'il était névrosé comme vous et moi, peut-être un peu plus seulement en raison de sa condition royale. Eh bien, non, Louis II n'aurait certainement pas voulu être comme vous et moi, si on en juge par l'horreur qu'il avait de ses contemporains. Il y a chez lui quelque chose qui tranche radicalement et qu'il faut bien appeler sa folie. Il est donc réducteur de le banaliser, de le juger selon nos catégories habituelles dont il ne voulait rien savoir.

Quelle est cette pudeur qui nous empêche d'appeler la folie par son nom ? Je crois que c'est lié à sa proximité avec le pouvoir. A l'époque de la Renaissance, les rois aimaient se faire accompagner d'un fou. Alors les clercs, toujours prompts à interpréter les désirs du prince, ont compris cela comme une indication politique à l'égard des fous : il faut les traiter comme des gens de bonne compagnie. Voyez Erasme et son *Eloge de la folie*. Ce n'est pas son meilleur ouvrage, entre nous. Mais il indique bien une certaine orientation qui consiste à juger de la folie à travers la sagesse et de la sagesse à travers la folie. Sur cette lancée, on a continué jusqu'à l'antipsychiatrie. Mais si je suis sûr qu'une telle façon de voir donne une bonne conscience au Sage, ou à l'antipsychiatre, je ne suis pas du tout certain que cela fasse l'affaire des fous qui ont le plus souvent horreur de cette sollicitude.

Pour ma part, je suis plutôt porté à penser que le roi, en se faisant accompagner d'un fou, cherchait surtout à éviter qu'on se méprenne : puisque le fou est d'un côté, on s'aperçoit par contraste que le roi est sage ! De même, y avait-il des *nains* à la cour d'Espagne : n'était-ce pas ce qui permettait de reconnaître tout de suite ce qu'était un *Grand* d'Espagne ?

Ce qui me guide ici, c'est le rapport de la folie avec le pouvoir, parce que je ne cesse de me poser cette question qui me paraît un abîme sans fond : *quelle est cette folie qui nous pousse à obéir au pouvoir ?* Bien sûr, je me la pose en termes psychanalytiques, en interrogeant la formation du Sur-moi, mais surtout j'estime que le psychanalyste ne peut rester indifférent à ce que La Boétie appelle *la servitude volontaire*, dont nous regardons plus souvent l'autre face, celle de la passion du pouvoir.

Le plus important de l'apport psychanalytique tient à ce qu'il nous permet de sortir de la psychologie, avec ce qu'elle implique nécessairement de systématisation individualiste, personnaliste et normative. Freud, dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, a abordé ce problème si important de l'identification entre eux des membres d'une même communauté, de ce lien amoureux qui n'est rendu possible qu'à travers une identification commune au chef, de ce qui constitue une *identification idéale pour le « Moi »* de chacun. C'est à partir de là, me semble-t-il, que nous pouvons tenter une approche plus féconde de la folie, non pas en disant que le fou est plus ou moins comme chacun de nous, mais plutôt en découvrant que nous fonctionnons volontiers comme le fou dans les *aliénations de l'imaginaire*, c'est-à-dire aussi dans les identifications. C'est en effet seulement parce que nous y cédonons toujours plus ou moins que nous considérons le chef comme le personnage charismatique, l'homme de la situation, et finalement le Sauveur. Comme Freud l'a montré, c'est dans les sociétés très structurées, très hiérarchisées, que survient le chef, par exemple dans l'Eglise et dans l'Armée. L'homme de la situation, le chef, c'est celui que désigne un puissante hiérarchie. Aussi bien un pape peut-il mourir et être remplacé par un autre, un général peut-il être tué et laisser place à un autre. La foule va tour à tour se lamenter et pleurer, puis se réjouir et

espérer ! Et cela bien qu'elle ignore tout ou presque tout du chef disparu comme du nouveau chef.

Bien sûr, certains vont penser que ce sont là des faits quelque peu dépassés, qui relèvent de l'histoire, ou des faits marginaux concernant des groupes isolés de la société contemporaine. Aujourd'hui, n'est-ce pas, il y a des élections pour nous convaincre que le chef est celui que nous avons choisi. Il faut pourtant se poser quelques questions : à combien estime-t-on le pourcentage de voix dû au fait que Mitterrand s'est adressé à un excellent publicitaire pour faire sa campagne ? Et que penser du fait que Nixon, après un échec particulièrement cuisant, a entrepris une psychanalyse pour que son image passe mieux à la télévision ? On comprend, dans de telles conditions, que ce soit un acteur professionnel qui dirige la plus grande démocratie du monde... Quand on vote, on s'identifie donc à son candidat... mais c'est à peu près au même titre qu'on s'identifie à un cheval quand on joue aux courses, ou à l'équipe de football de la ville où on habite. De plus, on s'identifie de préférence à celui dont on a des raisons de croire qu'il sera le vainqueur. Enfin, après l'élection, on s'identifie à l'Etat et à la raison d'Etat, et c'est ainsi que la gauche a pu imposer en France une austérité que jamais la droite n'aurait pu obtenir des syndicats.

L'aliénation, c'est ça, c'est ce qui nous permet de croire que nous avons choisi le chef et la loi qu'en réalité nous subissons. Aussi est-ce à propos des élections que le grand juriste qu'était Kelsen s'est souvenu de son ami Freud pour dire que les élections sont des cérémonies totémiques au cours desquelles le peuple donne pour un jour l'illusion qu'il est l'auteur des lois, parce qu'il a eu l'audace de s'attaquer au redoutable animal totémique. Tant pis donc pour nos convictions démocratiques ! Mais mieux vaut connaître nos aliénations, auxquelles n'échappent en aucune façon nos chefs, suspendus aux sondages d'opinion et tout aussi peu libres que nous. Tout cela fonctionne dans l'*imaginaire*, ce qui s'appelle en droit le *système représentatif*, dont je dirais seulement que c'est pour les juristes une fameuse bouteille à l'encre, tout autant que ce que vous pouvez découvrir en psychanalyse, par exemple en ouvrant le vocabulaire de Laplanche et Pontalis au mot *représentation*.

Il m'a semblé qu'il y avait une bonne formule de cette aliénation. C'est : *L'Etat, c'est Moi*. On attribue la paternité de cette phrase à Louis XIV et à la reine Elizabeth : mais c'est certainement faux. Remarquons plutôt que personne ne peut être l'*énonciateur* de cette phrase. Si le pensionnaire de l'Elysée la prononçait, il n'aurait pas tort, mais tout le monde trouverait qu'il exagère. Dans la bouche d'un pensionnaire de Sainte-Anne, elle ne favoriserait certainement pas sa prochaine sortie. Et si je la dis moi-même, il faut que je m'explique longuement sur les problèmes de l'aliénation pour que ce soit tolérable.

Quant à Louis II, nous allons voir ce qu'il a fait de cette phrase. C'est en tout cas cette utilisation singulière qui a attiré mon intérêt pour ce roi. Car la folie, c'est une affaire d'Etat.

Que se passe-t-il donc lorsque le prince devient fou, comme ce fut le cas de Louis II de Bavière ?

La question peut paraître assez vaine car l'éventualité en est somme toute improbable. Mais c'est surtout parce que, malgré nos dénégations, nous gardons des idées un peu simplistes sur la folie. Le problème est effectivement de peu d'intérêt s'il arrive, par exemple, que le prince se prenne pour un chien, ce qui fut le cas pour Othon, le frère de Louis II. Chacun comprend bien alors – même si ce n'est pas très facile à expliquer – qu'il ne conviendrait pas pour un prince d'aboyer à l'arrivée de ses hôtes... Dans un tel cas, les psychiatres sont fortement soutenus par un consensus général, celui de la cour, des bourgeois et même du petit peuple, lequel ne tolérerait pas qu'on fasse des choses pareilles dans ses chaumières et est donc tout prêt à refuser le modèle identificatoire proposé alors par le prince, c'est-à-dire le chien. Il n'y a alors ni difficultés à rencontrer ni scrupules à avoir pour écarter le prince du pouvoir et de la fréquentation des honnêtes gens.

Avec Louis II, ce fut beaucoup moins simple. Tout le monde s'accordait à le considérer comme dérangé, mais il n'était même pas question qu'il accepte de voir un psychiatre, tant il était méfiant à leur endroit ; sans doute pour en avoir vu trop près de son frère Othon. Le seul qui ait réussi à s'introduire auprès de Louis II, ce fut par ruse et sous prétexte d'examen dentaire. Il en revint ébloui par le charme du prince et ne cessa de louer son intelligence et son équilibre. Finalement, les psychiatres qui donnèrent leur caution « scientifique » à la destitution de Louis II ne l'ont pas examiné, se contentant de juger son état sur pièces (qui étaient d'ailleurs de poids). Ils ne s'en sont pas tirés à leur honneur auprès de l'opinion publique, qui doute toujours de la folie de Louis II. Ce fut un très célèbre psychiatre, le Dr Gudden, maître de Kraepelin, qui devint le médecin attitré du roi après que celui-ci eut été destitué et gardé étroitement dans son château de Berg. Cela n'a pas duré plus de quelques jours. Le Dr Gudden, trompé lui aussi par l'intelligence et la séduction du roi, l'accompagna dans une promenade, le jour de la Pentecôte, et on retrouva les deux corps, noyés, dans un étang proche. Louis II avait-il voulu s'évader, ou bien se suicider ? On n'en saura jamais rien : mais il entraîna dans la mort son psychiatre, qui voulu s'y opposer. Il reste sur cette histoire une incertitude de bon ton pour une fin romantique.

S'il y a des fous qui se prennent pour Napoléon, pour le Christ ou pour un chien, Louis II n'avait finalement d'autre folie que de *se prendre pour le roi*. A bien interroger les documents que j'ai pu lire, je n'ai rien vu d'autre à dire sur sa folie. Cela n'aurait dû faire aucune difficulté, puisque le titre de roi lui était attribué sans aucune ambiguïté par les lois fondamentales du royaume et que Louis II eut même le bon goût d'atteindre tout juste la majorité légale de dix-huit ans, à la mort de son père Maximilien. Son titre n'était nullement contesté par les cours d'Europe, où le jeune roi était un beau parti pour les demoiselles de la noblesse. Quant aux bourgeois de la ville de Munich et au petit peuple, ils étaient enchantés de voir monter sur le trône ce grand jeune homme beau et romantique qui portait tous les espoirs de la Bavière.

Même rétrospectivement, nul doute que Louis II ne soit acquitté devant le tribunal de l'Histoire ; du moins aux yeux de l'historien Jacques Bainville. Louis II sut en effet éviter à la Bavière des guerres inutiles et lui permit d'accomplir sans trop de heurts son destin historique, qui était de se fondre dans l'empire allemand sous la houlette de la Prusse. Il inspira quelque crainte au pape, en soutenant le théologien Döllinger contre le dogme de l'infailibilité. Il apporta quelque souffle aux bourgeois de Munich en leur imposant Wagner. Il estimait que son rôle consistait à apporter un peu d'âme à un empire allemand trop dominé par un caporalisme prussien qu'il méprisait et détestait. Mais il sut faire taire ses répugnances personnelles devant cette réunification de l'Allemagne qui était inévitable.

Peut-être faudrait-il même dire qu'il était un trop bon roi, trop clairvoyant, car présider à la dissolution de son propre Etat et consentir à sa fusion dans un Etat plus grand, c'était aussi se résoudre à jouer un rôle de marionnette, dont les ficelles étaient tirées depuis Berlin par la main ferme de Bismarck. C'est cependant contre son gré qu'il participa en 1870 à la guerre contre la France. Quand les émissaires de la Prusse lui furent envoyés, il feignit de n'accorder qu'une attention distraite à leur requête et affecta de parler d'autre chose, de théologie justement. Il fit ainsi lanterner les ambassadeurs pendant plusieurs jours et finalement donna son accord comme par distraction. Plus tard, il refusa de participer aux manifestations triomphalistes de la victoire, à Versailles et à Munich. Il avait décidé une fois pour toutes, que c'étaient là *fadaïses d'Etat*.

La famille de Louis II, les Wittelbach, était l'une des plus anciennes familles princières d'Europe, et elle ne s'était pas révélée exemplaire – depuis plusieurs générations – dans les affaires de gouvernement. Maximilien, le père de Louis II, avait fait, avant de mourir, une dernière démonstration de sa faiblesse dans l'affaire Schleswig-Holstein. Et avant

Maximilien, c'était Louis Ier qui ne s'intéressait guère qu'à l'art grec et qui dut quitter le trône en raison du scandale qui résulta de sa folle passion pour Lola Montès. C'était un personnage fort intéressant, mais assurément pas un homme d'Etat.

Malgré le poids d'une généalogie qui était des plus anciennes, derrière le catafalque de Maximilien, il n'y avait pas un successeur soutenu par une tradition, mais un jeune homme, beau comme un dieu, apparaissant presque pour la première fois en public, éblouissant et destiné à porter sur ses épaules des espoirs dont il ne pouvait avoir idée.

Pour Louis II, la formule *L'Etat, c'est Moi*, ce n'était tout de même pas rien, puisque c'est celle que lui enseigna d'abord sa gouvernante française, de la même façon que nous apprenons l'anglais par la phrase *my tailor is rich...* On peut bien penser que la très austère personne qui dispensa un tel enseignement à ce gamin ne craignait pas de le pousser à la vanité, puisqu'il est vrai qu'il était le roi. Mais ce fut finalement le destin de ce jeune roi que de faire apparaître la vanité de la formule.

Nous-mêmes, nous sommes portés à ne prêter qu'une oreille distraite, une oreille d'historien, à cette phrase où nous croyons reconnaître le signe d'un temps, d'une période historique où la monarchie dite absolue engendrait l'Etat moderne, lequel devait survivre à la disparition du principe monarchique. Ce faisant, nous négligeons d'y voir que, bien plus encore que la question de l'Etat, c'est celle du « Moi » qui s'y trouvait posée. A cette double question, sur l'Etat et sur le « Moi », Louis II a fourni une réponse saisissante, en donnant une autre formule : *Meicost Ettal*. Ce qui constitue l'anagramme parfait de *l'Etat, c'est Moi*. Toutes les lettres s'y retrouvent. Mais entre-temps, l'Etat comme le Moi s'y retrouvent *disloqués en leurs éléments littéraires*, avant d'être regroupés autrement. Est-ce là dérision ou déraison ? Trouville poétique ou néologisme de fou ? Dissociation schizophrénique ou restructuration paranoïaque ?

Il s'agit en tout cas d'une *construction*, celle d'un château, celui de Linderhof, situé près du bourg d'*Ettal*, ce qui donna à Louis II prétexte à formuler ce surnom baroque pour son château. On ne saurait mieux dire qu'à la dislocation de son « Moi », identifié à l'Etat, Louis II répliquait par une reconstruction, celle de ses châteaux. Ceux-ci étaient à l'image de son promoteur. Difficiles d'accès comme des châteaux forts, imitant et dépassant en taille les plus grands, rassemblant des styles de tous les pays et de toutes les époques, ornés des représentations allégoriques des *Nibelungen*, ils avaient pour fonction de *réaliser l'essence même du château*. En cela, ils ont surtout à voir avec le château de sable de l'enfant ou bien le palais du facteur Cheval. Châteaux baroques, pour un roi baroque, toujours à construire, jamais achevés, ils étaient parfaits surtout de par leur parfaite inutilité. Ils ne furent jamais habités, tout juste hantés par les fantômes de Louis XIV et de Marie-Antoinette que rejoignait dans la nuit la silhouette non moins fantomatique du roi. Louis II ne s'en cachait pas : pourquoi cette seule compagnie de fantômes ? C'est parce qu'ils sont les plus faciles à congédier, disait-il.

Les autres visiteurs étaient malvenus. les courtisans n'y avaient aucune place. Et les courtisanes qui essayèrent de s'introduire auprès du roi vierge pour gagner ses faveurs furent ridiculisées avec toute la morgue que lui conféraient à la fois son rang et sa folie. Même les ministres et les diplomates accrédités auprès de la personne du roi étaient traités en importuns, si possible cachés à sa vue par un candélabre ou un bouquet de fleurs habilement placés. Ils étaient vite congédiés. L'immense salle du trône, prévue pour le couronnement, ne fut jamais utilisée. Et surtout la chambre, que Louis II avait voulue plus grande que celle de Maximilien, son père, n'accueillit jamais une reine. Ainsi, Louis II se refusait-il à accomplir ce que Marx appelait (avec humour, mais à juste raison) le seul acte constitutionnel du système monarchique : celui qui consiste à baiser la reine afin de donner un roi au pays. Libre à nous de décider si le roi resta vierge par inhibition ou par refus de faire son devoir d'Etat.

Dans un autre château, celui d'Herrenschimsee, il avait fait construire une galerie des glaces qu'il avait voulue plus grande que celle de Versailles, son modèle. Mais jamais aucune fête n'y fut donnée. Louis II ne pouvait y voir d'autre reflet que lui-même, ce « Moi » qui s'évanouissait dans les splendeurs d'un théâtre où il n'y avait place pour aucun autre acteur que lui-même, et surtout pour aucun spectateur.

A Munich, on renâclait ferme contre ces châteaux qui étaient considérés comme une coûteuse fantaisie, et J. Bainville, monarchiste et chauvin comme il se doit, n'est pas loin d'attribuer les malheurs de Louis II à cette Bavière dont il dit qu'elle n'avait ni la richesse ni la générosité de la France de Louis XIV. Et pourtant, pourquoi la famille des Wittelbach, en la personne de son chef, n'aurait-elle pas eu la même ambition que les Hohenzollern qui, eux aussi, imitèrent assez puérilement Versailles ? Mais les châteaux de Louis II étaient tout autre chose. Ils étaient une tentative toujours renouvelée, jamais satisfaisante, pour constituer une *enveloppe architecturale* à sa condition de roi, et au-delà, à l'image de son « Moi », qui se délabrait jusque dans son enveloppe corporelle, envahie par l'obésité (jusqu'à 120 kilos). La majesté royale, même physiquement, devenait peu à peu celle du bouffon et du poupon. Il avait plus d'une ressemblance avec Ubu.

Certes, Louis II, pour obtenir de l'argent, ne manquait pas de faire référence à la règle du « bon plaisir du roy ». La deuxième phrase enseignée par l'institutrice française avait été : *Cy veut le roi, cy veut la loi*. Mais quand il écrivait à son ministre : *Si je ne peux construire, je ne peux plus vivre*, c'était une supplique et non plus un ordre royal. Y a-t-il encore un ministre possible pour faire la loi avec le désir du roi, quand le roi ne songe qu'à survivre, et sûrement pas à survivre dans un fils ? Est-il possible pour un roi de rester le roi, si la hiérarchie constituée par les ministres se trouve effacée, réduite à servir des caprices de « Sa Majesté Bébé » ?

Il n'était certainement pas facile de vivre dans l'entourage de Louis II. Il lui arrivait d'ordonner de fouetter et de mettre aux fers un domestique qui avait déplu, de condamner à mort parce qu'avait été enfreinte une règle de l'étiquette sourcilleuse qu'il avait établie. Heureusement, il n'insistait guère pour que les ordres soient exécutés. Sinon, la cour de Bavière aurait vite ressemblé à celle du roi Ubu et la dignité royale aurait été celle de la reine de cartes à jouer de Lewis Carroll. Ce n'était pas sauvagerie de sa part, mais seulement poursuite de la logique du principe monarchique qui devait être poussé jusqu'à l'absurde, en vue de le réaliser *dans son essence*, comme pour les châteaux. Ainsi ne voulait-il pas de ces ministres avec lesquels il lui fallait composer. Irrité par leur résistance, il menaça de former un cabinet ministériel dont le président aurait été Hesselshwërdt, son coiffeur, les ministres étant des cuisiniers et des piqueurs. Voilà qui aurait réalisé la perfection de la souveraineté monarchique, dans la droite ligne d'une logique, celle qui veut que le pouvoir royal n'ait que des *sujets*, les meilleurs étant les plus assujettis.

Au grand scandale de la cour, il dit un jour : *Je voudrais que la Bavière n'ait qu'une tête, pour pouvoir la trancher d'un coup*. Mais n'était-il pas en train de réaliser un tel projet, lui-même étant la tête de la Bavière et de plus en plus détaché d'elle ? N'annonçait-il pas ainsi son suicide ? avec sa folie ? Sa mère elle-même, disait-il, il ne la respectait que parce qu'elle avait *l'honneur d'être la mère du roi*. Mais aussi, ajoutait-il, *elle n'est que la mère, en même temps que sujette* et il lui reprochait vivement d'être *la cousine de l'empereur d'Allemagne*. Il lui arriva aussi de désigner sa mère comme étant *la femme de mon prédécesseur*, ce qui achève de boucler la boucle de cette légitimité monarchique, légitimité de *fonction*, effaçant le lien de descendance familiale. Assurément, c'était bien là une façon de réaliser une *forclusion* en dénonçant le père comme tel, pour le renommer dans une lignée qui, pour être royale, n'en est pas moins indépendante du noyau familial. Aussi ne faut-il pas entendre un drame oedipien quand il disait vouloir *arracher le roi Maximilien à son cercueil pour lui donner une*

paire de gifles. C'était plutôt parler comme aujourd'hui on parle de la précédente république, pour la dénigrer, mais sans que cela tire autrement à conséquence.

Louis II avait en un certain sens raison de se situer seulement par rapport à une légitimité monarchique. Celle-ci ne se transmet pas, par essence, en fonction des liens du sang. A l'origine de la monarchie française, le roi était ainsi élu par les seigneurs, chaque année (au mois de mai, bien sûr, comme maintenant) ; c'étaient les réunions de Marlberg. Plus tard, les dates d'élections s'espacèrent. Et à la fin, le roi se choisit lui-même son dauphin... Donc généralement son fils aîné, ce qui constitua la loi fondamentale constitutionnelle de la monarchie héréditaire, absolue, de droit divin. Mais cela est finalement un point second et secondaire du principe monarchique, bien qu'il apporte une *sacralisation* de la monarchie, ou, si l'on préfère, une consécration de l'acte *sacré* que constitue la baise du roi avec la reine.

De ce dernier point, Louis II n'a sans doute jamais rien voulu savoir, sauf à considérer de telles privautés comme comparables à ses propres masturbations et à ses fugitives et domestiques relations homosexuelles. De telles questions, sordides, ne pouvaient, à ses yeux, que ternir l'image de sa majesté royale, et en tout cas, ne pas avoir fonction *signifiante* pour son propre statut. Il n'en est pas moins étrange, en cette circonstance, que Louis II, en réalisant la forclusion de la fonction paternelle de Maximilien, retrouve la même personne comme son prédécesseur, législateur aussi, mais au titre de chef d'Etat. Louis II a réussi à se réduire à lui-même dans sa fonction monarchique, sans ascendance, sans descendance, sans épouse, sans ministre. Il ne se prenait pas pour *un* roi, mais pour *le* roi. Plus encore, il était identifié à l'Etat, ou plutôt à la tête de l'Etat. La suppression progressive de ses liens de dépendance à l'égard de sa famille, de ses ministres le condamnait à multiplier les *signes* qui viendraient le confirmer ou plutôt le constituer dans une existence réduite à la seule majesté royale : Châteaux – Etiquette royale – Asservissement de ceux qui encore l'approchaient.

Nous voici arrivés à cette étrange question : « Qu'est-ce qui distingue Napoléon, du fou qui se prend pour Napoléon ? » Eh bien, il ne faut surtout pas répondre : « C'est l'autre qui sait qui est Napoléon et qui ne l'est pas », formule par laquelle on s'imagine qu'il suffit de la dimension de l'autre pour protéger de la folie. On voit bien que, pour Louis II, l'autre n'a rien arrangé – l'autre, c'est-à-dire toute la Bavière et toute l'Europe qui l'ont pris pour un roi. Au contraire, pour Napoléon, cela n'a fait aucune difficulté pour son équilibre mental que l'opinion de l'Europe entière ait été plutôt portée à le considérer comme un vulgaire aventurier et non pas comme un empereur. Non, la question de l'autre est tout à fait essentielle à considérer pour tout ce qui concerne la folie : mais à condition de ne pas s'en servir sans la plus extrême attention. Sinon, on n'aboutit qu'à faire une apologie du conformisme le plus plat.

Pour nous y repérer dans la question de la folie, mieux vaut répondre avec Lacan : *la différence entre Napoléon et le fou, c'est que Napoléon ne se prenait pas pour Napoléon*. Et en effet, ce que nous savons de plus sûr sur le petit Bonaparte, c'est qu'il a dû se donner un mal considérable pour constituer son personnage et qu'il ne cessa, jusqu'à sa mort, de s'y appliquer, quitte à employer les services d'un Las Cases pour achever le tableau. En d'autres termes, il était tout à fait conscient de la différence entre son *Moi*, son personnage, cette image fragile toujours à compléter, et sa condition de *sujet*, esclave, forçat, ne cessant de trimer au service de l'Empereur. Sans doute conviendrait-il ici d'opposer la mère de Napoléon, Madame Laetitia rappelant *Pourvu que ça dure*, et le personnage de la stupide gouvernante de Louis II enseignant *L'Etat, c'est Moi* ; mais cela ne nous mènerait pas bien loin. S'il faut faire des comparaisons, évoquons plutôt le personnage de Louis XIV, dont Louis II faisait son modèle, celui à qui on a pu attribuer à tort la fameuse formule : *L'Etat, c'est Moi*, mais qu'on ne peut soupçonner de l'avoir énoncée dans le désordre : *Meicost Eittal*. La petite histoire nous apprend que la conception même de ce grand roi était

improbable. Louis XIII n'a jamais beaucoup fréquenté les dames (il était beaucoup trop pieux) et probablement seulement la reine, son épouse, mais vraiment fort peu. Au point que le royaume désespérait que lui vienne un héritier. Malgré les pieux conseils de son confesseur, Louis XIII ne se décidait pas à franchir le pas pour accomplir son devoir constitutionnel. Il aura fallu qu'un soir, un orage l'oblige à se réfugier chez la reine pour que le miracle se produise, et que neuf mois après...

Il est probable que Louis XIV n'a jamais rien su de cette scène primitive qui montre que le cours de l'Histoire peut dépendre des caprices du temps. Mais toute son enfance devait lui rappeler la fragilité de son statut de prince héritier, obligé de composer avec sa mère, le régent, le terrible Mazarin et une noblesse turbulente. Aussi petit de taille que Louis II était grand (1,91m), il fut un roi besogneux, qui consacra toute son énergie à acquérir la stature du « Roi Soleil ». Il mit le plus grand soin à se soumettre à une étiquette que Louis II ne songeait qu'à imposer. Il n'avait pas oublié le modeste pavillon de chasse à Saint-Germain, où la Fronde l'avait obligé à se réfugier à l'âge de cinq ans. C'est tout près de ce lieu de son humiliation qu'il fit construire l'orgueilleux château où allait être encasernée cette noblesse à qui il fallait apprendre à faire la révérence. Versailles fut ainsi à proprement parler un lieu *signifiant*, l'axe d'un retournement, témoin de la détermination, de la volonté du monarque.

A l'inverse, Linderhof, Herrenchimsee n'étaient que les *signifiés* d'une puissance monarchique devenue sans objet. Des lieux sans signification qui n'allaient pas tarder à trouver leur vocation en étant livrés aux cohortes de touristes, et en faisant la fortune des marchands de cartes postales. Mais les mesures des châteaux de Louis II ne sont pas celles du luxe et de l'orgueil. Quand nous lui attribuons de tels sentiments, nous ne parlons que de nous-mêmes ou de l'idée que nous nous faisons d'un Roi ! Sa démesure était d'une autre nature. Elle s'accommodait fort bien à l'occasion pour lui-même de l'inconfort d'une auberge de campagne. Et il pouvait lui arriver de faire construire une modeste chaumière : mais il fallait alors qu'elle soit parfaite, qu'elle réalise l'*essence* de la chaumière. Ses constructions ne supportaient pas le comparatif que suppose l'existence de l'*autre*. C'est donc par l'accès du *superlatif* que l'entreprise avait sa justification.

C'est pourquoi on ne peut faire de Louis II un roi esthète ou mécène. Il n'était pas exigeant sur les fresques qui ornaient ses châteaux : il fallait qu'elles traitent de grands sujets mythologiques, notamment les *Nibelungen*, mais peu importait leur facture. De même, il ne mit pas les pieds dans le musée qui, déjà, faisait l'orgueil de la ville de Munich. Et pour la musique même, comment ne pas croire ce qu'en disait Wagner lui-même qui estimait que Louis II n'y comprenait rien. Au total, les interventions « artistiques » de Louis II dans la construction des châteaux et leur décoration, comme à propos des opéras et des représentations théâtrales sont fort intéressantes, mais certainement pas marquées du goût le plus sûr. Là aussi, à force de ne s'intéresser à l'art que dans son essence, ne finit-on par l'étouffer ?

Qu'en est-il donc de la question de l'*autre*, telle que la pose la folie de Louis II ? J'ai déjà indiqué comment il maltraitait ministres et domestiques ainsi que sa parenté. Mais il ne tolérait pas même l'*autre* comme *spectateur* de la fonction et de la splendeur royales. C'est ainsi qu'il détestait toutes les festivités, même et surtout celles où il avait tout naturellement le rôle premier, c'est-à-dire les cérémonies officielles. Il s'y dérobaient de la façon la plus violente, parfois au dernier moment, en fuyant dans un endroit où on ne savait le retrouver. Cela au grand dam, bien entendu, de sa popularité. Il n'était donc pas vaniteux : cela justement, le petit peuple campagnard l'avait bien compris et il l'aimait.

Dès son adolescence, il fuyait le regard d'autrui, ce qu'on attribuait à une timidité excessive. Plus tard, sous prétexte d'étiquette, il commandait qu'on baisse les yeux à son approche et qu'on se tienne toujours à quelque distance de lui. Là aussi, il s'agissait de bien

autre chose que d'une marque de déférence exigée : c'était une *phobie* à l'égard *du regard des autres*. Symptôme donc, qui prit toute sa dimension dans ce qui fut non pas seulement un intérêt, mais une véritable passion pour le théâtre, ou plutôt pour l'opéra en tant que théâtre complet incorporant la musique. On sous-estime beaucoup cette passion en la faisant dépendre de son attachement homosexuel pour Wagner, ce qui n'est qu'une façon d'excuser le jeune roi dont on aurait bien aimé pouvoir dire que les extravagances étaient dues à de mauvaises influences. C'est plutôt à l'inverse qu'il faut interpréter sa longue et coûteuse amitié avec Wagner. Car Louis II ne s'est jamais épris que d'hommes de théâtre... au point d'avoir même été lié avec des actrices ! Avec Wagner, quand ils organisaient ensemble une production nouvelle, c'est le plus souvent lui-même qui cherchait la perfection. Il s'attachait notamment beaucoup aux décors de théâtre, voulant que ceux-ci soient une exacte reproduction de la réalité et dépensant des sommes fabuleuses pour que ces décors soient naturels et comprennent par exemple une vraie rivière ou de vrais arbres. Les costumes, la disposition des personnages devaient aussi être des copies fidèles quand on jouait une pièce historique : celle-ci devait reproduire *exactement* ce qui s'était passé. Et si quelque détail manquait ou était défaillant, il se mettait en fureur et déclarait : *Vous gâchez tout mon plaisir...*

Nous sommes là tout à l'opposé de la subtile analyse de Jean Genet exigeant qu'à côté du *détail qui fait vrai*, il y ait aussi le *détail qui fait faux*. Car c'est la dimension érotique qui était à faire apparaître pour l'auteur du *Balcon* et des *Paravents*, alors que Louis II ne voulait, tout au contraire, qu'effacer cette dimension et tenter de supprimer la distance entre la *fiction* théâtrale, et la *réalité* qu'elle est censée représenter... ou *constituer*. Il cherchait surtout la *parfaite identité* entre un acteur et son rôle, ce qui visait à constituer la fiction du théâtre comme réalité. Il se prit ainsi de passion pour un acteur, le jeune et obscur Josef Kainz : mais en celui-ci, c'est Denis de Marion Delorme qu'il aimait. Aussi attribuait-il à l'acteur les sentiments du personnage : quand Kainz lui dit son souhait de jouer Franz Moor des *Brigands*, Louis II se mit en fureur, disant qu'il n'accepterait pas de voir son ami dans un rôle de coquin ! C'est qu'il ne voulait pas que le jeune homme quitte les sentiments élevés qu'impliquait son rôle, et qu'il exigeait que celui-ci soit toujours au diapason des lectures poétiques qu'ils faisaient ensemble. Il supportait de même très mal que Kainz, au fil des heures, cède aux humbles exigences de son appétit et de son sommeil.

Louis II aurait détesté *Le Paradoxe du comédien* où Diderot montre que *le bon acteur n'est pas celui qui éprouve les sentiments* qu'il est censé avoir, sinon il ne peut être qu'un acteur médiocre, méconnaissant la dimension proprement théâtrale. Le bon acteur est au contraire celui qui sait *jouer* les sentiments et en donner une *représentation*. Ainsi, c'est le *spectateur* qui, par *identification* non pas à l'acteur mais au personnage représenté – éprouve de tels sentiments. Au théâtre, il faut que ça « passe la rampe », ce qui implique que l'acteur puisse, scène après scène, rectifier et améliorer son jeu afin d'obtenir de plus en plus le résultat escompté auprès des spectateurs. Ainsi doit-il en quelque sorte être hors de son personnage, c'est-à-dire hors du masque, hors de la *persona*. Ce n'est pas au personnage représenté qu'il doit s'identifier, mais bien plutôt au *spectateur*, à celui-là qui, chaque soir, vient lui dire quelque chose sur ce qu'il éprouve, et par conséquent sur son jeu.

Curieuse illusion, on croit que le théâtre relève d'un cadre spatial, déterminé par la rampe. Pourtant celle-ci n'a pas toujours existé, par exemple au temps de Molière. De plus, quand on va au théâtre, c'est aussi pour *se faire voir* : d'où le souci fréquent d'être habillé pour cette occasion. Le théâtre relève bien plutôt d'un cadre temporel, avec un *début*, marqué par les trois coups, et une *fin* quand on baisse le rideau. Si parler de « fiction » théâtrale (mais aussi bien romanesque) ne nous éclaire pas beaucoup, cela laisse cependant entendre qu'une fois le rideau baissé (ou le livre fermé), on va retrouver la réalité. aussi peut-on très bien supporter qu'il se passe des choses déplaisantes, voire très angoissantes au théâtre, au cinéma

ou dans un livre. On peut même les souhaiter parce qu'on *sait* que la réalité, c'est autre chose, d'où un effet rassurant. C'est là que se trouve le leurre qui nous berne le plus sûrement ! Car cette sorte d'opposition dialectique entre fiction et réalité ne nous donne aucune garantie durable sur ce que nous considérons comme la réalité quotidienne, laquelle peut être tout aussi redoutable et même bien pis que le plus effroyable des drames ou des mélodrames.

Dans son intéressant travail sur le théâtre, Octave Mannoni** a notamment évoqué l'utilisation qu'ont pu faire certains auteurs de ce jeu de la « fiction » et de la « réalité », termes qu'il nous faut donc mettre entre guillemets, surtout quand, sur la scène elle-même, vient à être représentée justement une scène de théâtre, ce qui n'est pas sans rappeler ces rêves où le rêveur rêve qu'il est en train de rêver. Ce sont là des moments où la question même du réel et de la réalité se trouve posée ; il est cependant frappant que cette mise en question soit finalement récente, marquée qu'elle a été de façon si différente par Brecht et par Pirandello (même si d'autres auteurs, et particulièrement Shakespeare, dans *Hamlet*, avaient déjà joué de ce contraste).

Revenons au *cadre* : celui-ci nous protège parce qu'il nous envoie ce clin d'œil qui désigne l'imaginaire en tant que tel, et qu'il nous protège ainsi des bévues les plus lourdes. Or, Louis II s'efforçait de supprimer, d'effacer autant que possible tout ce qui pouvait faire office de cadre et tout particulièrement ce qui désignait la fiction, si décisive pourtant pour qu'y trouve son plaisir le spectateur ordinaire. Quant à ce dernier, notons que, s'il est vrai que le jeu du spectacle l'invite à s'identifier à tel ou tel acteur, et souvent à plusieurs à la fois, il y a cependant un autre aspect dont on parle moins, mais qui est pourtant fondamental : c'est celui de l'identification à son voisin. On sait bien en effet que, si l'on va voir jouer une pièce à Belleville, ce ne sera pas la même chose qu'aux Champs-Élysées, et aussi, qu'on ne va pas au théâtre avec n'importe qui. Aussi bien la meilleure pièce peut-elle devenir une catastrophe si le voisin rit ou pleure à contretemps. On le sait, mais on n'en parle pas. Bien entendu, on ne va pas dire à quelqu'un qu'on l'invite parce qu'il est bon public : il risquerait alors d'en rajouter. Mais surtout c'est pour soi-même qu'il faut maintenir la fiction la plus importante, celle selon laquelle c'est un public difficile et exigeant qui s'est laissé entraîner à des applaudissements auxquels on participe.

Ces aspects peu glorieux renvoient à ce dont parle Freud dans *Psychologie des masses*. Notre identification au leader – ici l'acteur – constitué comme *idéal* pour notre « Moi » n'est possible que parce qu'elle est soutenue de l'identification avec les autres membres de la foule – ici celle des spectateurs dont il est souhaitable qu'ils soient le plus nombreux possible (on sait comme une salle à moitié vide est déprimante). Pourtant, ce que nous avons de commun avec eux n'a rien d'exaltant : nous sommes là pour un temps limité, afin de partager les nobles sentiments qui se jouent, ou pour nous scandaliser des horreurs qui sont représentées. Si nous supportons tout cela, c'est aussi parce que nous savons que tout se terminera devant une confortable et prosaïque choucroute à la brasserie voisine où nous émettrons des jugements définitifs sur la pièce jouée, prouvant ainsi que nous ne sommes pas de ceux qui se font avoir par une petite troupe de province. Si la communion avec les autres spectateurs comporte quelque chose d'absolument nécessaire, elle ne nous garantit donc pas la pureté de notre intérêt pour l'art.

Le théâtre de Wagner a trouvé quant à lui un soutien auprès de Louis II mais aussi auprès des habitués des brasseries de Munich. Soutien idéal d'un côté, soutien vulgaire de l'autre : la scène sociale vient ainsi au secours de la scène théâtrale. De cette identification à ce qu'il y a de plus commun, Louis II pour sa part n'en voulait surtout pas, lui qui supportait très mal qu'il y eût d'autre spectateur que lui-même : ainsi fit-il représenter pour lui-même, *seul spectateur*, plus de 200 spectacles, dont 45 opéras ! Même si nous ne laissons pas trop impressionner par ces chiffres, il est certain qu'une telle exigence n'est pas à la portée de quiconque. Aujourd'hui, peut-être faudrait-il être un roi du pétrole ou quelque magnat de la

presse... Ce sont là en tout cas histoires de rois, ou de dieux à qui il manque résolument d'avoir conservé quelque rapport avec l'autre imaginaire.

On a souvent fait un mauvais sort à l'imaginaire chez les lacaniens, ce qui ne tient pas à Lacan lui-même dont le nœud borroméen rappelle au moins qu'il faut préserver le fil imaginaire si on ne veut pas que les fils du symbolique et du réel fichent le camp chacun de leur côté. Mais on a plus souvent entendu reprendre des schémas éculés où l'imaginaire apparaît comme une sorte d'excroissance, d'épiphénomène, accroché à la chaîne signifiante, qui seule devrait retenir l'intérêt d'un psychanalyste sérieux. Il ne s'agit pas seulement ici de retourner aux délices de l'imaginaire, mais plutôt d'en rappeler la consistance, tel Lacan qui parlait de la *matérialité* de l'imaginaire, donnée par une surface, celle-là même du miroir. Encore cette surface est-elle à manier convenablement et non à ignorer. N'est-ce pas en sachant placer des miroirs d'une certaine façon qu'Archimède fit brûler la flotte ennemie ? En revanche, en s'interdisant de parler de l'imaginaire autrement que pour le dénoncer, les lacaniens se sont trop souvent offerts à se laisser piéger dans le miroir aux alouettes dont un petit groupe s'était assuré le monopole.

L'autre, le petit autre, est bien commode dans la vie quotidienne, puisque ses yeux, ceux-là mêmes que Louis II fuyait, fonctionnent comme un miroir qui a pour avantage précieux de ne pas renvoyer mécaniquement notre sourire ou notre grimace. Les vertus de l'amour nous renvoient une image complaisante, et la haine n'est pas d'un usage moins pratique puisqu'elle nous permet de répudier ce qui risque de nous déranger un peu trop. C'est ainsi qu'on se rend des petits services narcissiques réciproques. Mais s'il est bien tentant de dénoncer tout cela parce que ce sont les jeux du leurre, on n'y échappe pas pour autant. Ou on ne fait que suivre la tradition qui a conduit les philosophes à croire que les choses ne s'atteignent que derrière les masques sous lesquels elles se présentent, à prétendre qu'il visent à l'essence derrière l'apparence : de même que Louis II aspirait à cette essence et, pendant toute sa vie, a cherché à la réaliser.

L'autre, bien sûr, est trompeur, puisque pris dans l'imaginaire. Il est dès lors tentant de l'éliminer, voire de construire une théorie de la psychanalyse visant à le détromper, c'est-à-dire en fait à le tromper d'une autre manière. Mais cela est une autre histoire où il faudrait parler du risque qu'encourt la psychanalyse de se constituer elle aussi en système paranoïaque. Freud s'en était aperçu, ce qui ne suffit nullement à exorciser le danger. Il serait temps que les psychanalystes s'en préoccupent, et plus que jamais aujourd'hui où leur discours tend à s'imposer comme discours dominant.

Restons-en à Louis II dont j'aurais aimé proposer un portrait. Paranoïaque, disait le Dr Gudden : schizoïde, affirmait le Dr Robin. Qu'en penser, si ce n'est que le premier est soucieux de sa propre image de médecin qui dispose d'arguments scientifiques pour justifier la déposition du Roi ; et que le deuxième est non moins soucieux de son image de médecin non aliéniste, libéral, qui consent au plus à mettre son savoir au service d'une innocente caractérologie ? Cependant, le souci d'établir un diagnostic relève, chez le psychiatre, de l'espoir de pouvoir dire la Vérité sur quelqu'un, c'est-à-dire au sens propre le *ver-dict*, celui-là même que l'expert vient bafouiller aux assises devant les jurés, quand il vient faire l'étalage public de son ignorance prétentieuse. Plus encore que de la présomption, il y a une sorte de naïveté chez le psychiatre, celle de croire qu'il va pouvoir dire *le Vrai* sur le roi, par exemple qu'il va, comme l'enfant, pouvoir dire que *le roi est nu*. Prétention en effet infantile : car le roi, pas plus qu'un autre, l'enfant ne sait le voir nu. Personne n'a jamais pu voir nu le roi Louis II, sauf ceux qui ont vu son cadavre. C'est une sorte de curieux privilège du médecin que de croire savoir tout sur l'autre, mais un autre réduit à l'état de cadavre, réduit à la maladie qui l'empêche de vivre. Et si l'on dit que l'enfant sait voir le roi nu, qu'est-ce donc que ce spectacle lui apprend sur la condition royale ?

Cela fait écho à la phobie de Louis II par rapport au regard de l'autre. Mais il serait non moins intéressant de parler ici d'un autre roi, Moctezuma, celui qui régnait sur l'empire des Aztèques au moment de l'arrivée des Espagnols que commandait Cortes***. Pour ce roi on ne peut plus exotique, l'autre, c'est-à-dire l'Espagnol, c'est seulement celui dont il faut absolument *éviter d'être vu*. Et cela a conduit à ce qu'un immense empire soit vaincu par Cortes, à la tête d'une bande d'aventuriers qui se battaient à un contre mille ; et puis à ce que le roi finisse assassiné par ses geôliers. Il est tout de même étrange que de ce roi, on ne sache finalement rien d'autre que son refus d'être vu. C'est la même chose pour Louis II, à certains égards. Et on peut même dire de l'un comme de l'autre, pour des raisons fort différentes, qu'ils ont chacun été *le dernier roi*.

En fait de nudité, Louis II n'a jamais voulu connaître que *la coupe limpide de l'amour et de l'amitié de Richard*. Mais ne croyons pas que nous atteignons ici les sphères éthérées : ce Richard n'était pas Wagner, mais Hornig, le cocher. Le journal intime est ainsi rempli d'ordres destinés à empêcher le retour des attouchements impurs, ordres signés de Louis, de Ludwig, du roi, prononcés au nom de l'anneau des *Nibelungen*, voire de Louis XVI en personne. Finalement, c'est seulement avec ses fautes contre la pureté que Louis II nous apparaît comme un sujet désobéissant quelque peu au roi, n'étant donc pas tout à fait identifié à lui-même, pas tout à fait roi, pas tout à fait fou. On sait de plus que l'encombrant pénis qui lui faisait tant de difficultés n'a jamais eu accès à la fonction phallique ; même l'amour qu'il a porté à sa fiancée Sophie ne réussit pas à le sortir de ses impasses avec son corps. Ce roi dérouté le commentateur. Quand on vient pour l'arrêter, il écrit quelques ordres en hâte : *Les traîtres sont condamnés à être scalpés, on les fouettera à mort. On leur coupera la langue et les mains*. Et quelques heures après – il est vrai avec l'aide de Durkheim-Montmartin -, il rédige un appel remarquable, très digne, à la Bavière, pour qu'elle vienne au secours de son roi, victime d'un complot.

Pour Guy de Pourtalès, Louis II, c'est le culte de l'illusion. Il est vrai qu'on peut en effet considérer qu'il a passé sa vie à tenter de constituer un univers fantasmagorique. Il est pourtant plus clair de dire le contraire, puisqu'il n'a cessé de pourchasser l'illusion, par exemple en traquant la fiction théâtrale pour la rapprocher de l'exacte réalité, en construisant des châteaux qui étaient des décors de théâtre grandeur nature pour une pièce qui ne devait jamais être écrite ni jouée, et surtout peut-être en tentant de donner une fonction nouvelle à son rôle monarchique.

Il ne dépendait toutefois pas de lui que cette fonction soit en train de tomber en désuétude. Moctezuma étudiait, pour sa part, les *signes* que les dieux lui envoyaient afin de trouver quelle réponse donner à l'arrivée des Espagnols ; mais il ne lui venait pas à l'idée de se demander qui étaient ces gens-là et ce qu'ils lui voulaient. Louis II, finalement, ne faisait pas autrement : il ne s'intéressait pas à l'autre. Au plus pouvons-nous dire qu'il a rencontré une fois l'autre, en la personne de Wagner. Mais ce n'est même pas exact car, en Wagner, il n'a rencontré que Dieu. Et s'il supportait que son Dieu ait des faiblesses pour Cosima, c'est au même titre que lui-même en avait pour son cocher. Aussi n'accepta-t-il pas que la liaison de Wagner devînt officielle, non par crainte de l'opinion publique qu'il avait maintes fois affrontée, mais parce que les choses de la sexualité ne pouvaient en aucune façon avoir une fonction signifiante dans son univers.

Lacan disait du psychotique qu'il parle du réel parce l'imaginaire, ce n'est pas son fort. Il n'est certes pas très satisfaisant de faire de la psychose une description dont l'axe serait constitué par un *déficit*, ici celui de l'imaginaire. Mais cela prend de l'intérêt si on s'aperçoit que l'imaginaire, c'est l'autre, c'est-à-dire nous-mêmes. Aussi le fou fait-il travailler notre imaginaire, par la vertu de son discours, assez puissant pour nous donner, un moment, l'illusion que c'est son fantasme qui occupe le devant de la scène.

A cet égard, Louis II ne fut pas plus un mauvais fou qu'il ne fut un mauvais roi. S'il avait été « normal », il aurait pris le chemin qu'ont pris les souverains de toutes les cours d'Europe, rejoignant ainsi les nouveaux rois du spectacle, de l'industrie ou de la finance. Il n'aurait imaginé d'autre château que sur le modèle du pavillon de banlieue – en plus grand. Il n'aurait eu d'autre vie que la plus banale – en plus dispendieuse. Il aurait compris qu'un roi, aujourd'hui, doit se reconvertir dans la publicité et devenir un *play-boy* pour magazines... C'est peut-être exagérer, mais si peu. Si je me trompe, ce n'est guère que d'un demi-siècle, et encore. Le roi modèle, à l'époque, c'était après tout Louis-Philippe, le roi bourgeois qui aurait si bien convenu pour les bourgeois de Munich. Mais, tout de même, s'il en avait été ainsi, quelle tristesse, dans cet univers du morose.

* Parmi la surabondante bibliographie consacrée à Louis II, le lecteur français pourra se reporter aux ouvrages suivants :

Louis II, *Carnets secrets* (1863-1886), Grasset, 1987 ; Wagner R. et Louis II, *L'Enchanteur ou le roi des ombres*, choix de lettres traduites et présentées par Blandine Olivier, Perrin, 1976 ; La revue *L'Eclat du jour* publie, dans son numéro 5, le *Journal de Louis II*, ainsi que diverses études de Louis Marin, P. de Neuter, A. Gunthert et P.C. Cadeau, Ed. Joseph Clims, 1987.

Ainsi que : J. Bainville, *Louis II de Bavière*, Ed. J. Tallandier, 1927 ; J. des Cars, *Louis II de Bavière ou le roi foudroyé*, Perrin, 1975 ; P. Combescot, *Louis II de Bavière*, Lattès, 1987 ; D. Chapman-Huston, *Tragédie fantastique. La vie de Louis II de Bavière*, Hachette, 1957 ; K. Mann, *Ludwig*, Ed. Alinéa (diffusion Payot), 1987.

** cf. O. Mannoni, *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, Ed. du Seuil, coll. Le Champ Freudien, 1969, p.161.

*** Voir à ce sujet Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique ou la Question de l'autre*, Ed. du Seuil, 1982.